LE GÉNIE VENGÉ.

POËME.

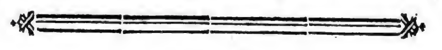
PAR M. GUYÉTAND.



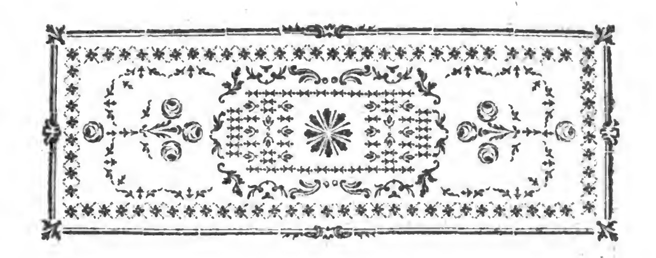
A LA HAYE;

Et se trouve A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.



1780.



LE GÉNIE VENGÉ,

POËME.

TANDIS que, par les vents élancé vers ſes rives,
L'Océan dans nos ports tient nos flottes captives;
Que, des mers de Cadix, menaçant l'Ennemi,
D'Eſtaing tient à ſes pieds ſon tonnerre endormi;
Qu'enchaîné dans les Cours, le Démon des nouvelles,
Sur le ſort des Etats, eſt ſans voix & ſans aîles;
Et quand, par ſes frimats, arrêtant nos ſuccès,
Novembre aux Nations ſemble apporter la paix:
De la paix au Parnaſſe apportons le ſilence.
Oſons de la Penſée aſſeoir l'indépendance,
Et de tout ſon empire où règnent les Talens,
Ainſi que de la terre, extirper les Tyrans.

Et ſi le Ciel, en moi, ne mit point cette flâme
Qui forme le Génie, & qui ſeule en eſt l'ame,
Archiloque! c'eſt toi que j'invoque en ces vers.
Viens de nos vils Griffons châtier les travers.
Viens, prens pour les guérir de l'orgueil qui les berce,
Le fouet de Juvénal, & l'aiguillon de Perſe.
Viens poindre, viens frapper ces Luciens bâtards,
Flétrir leur front ſtupide, & vengeur des Beaux-Arts,
Diſperſant, à grands coups, cette inſolente race,
Devant toi pour jamais en balayer la trace.

Si Deſpréaux jadis, en ſes écrits piquans,
N'eût pincé, repincé les Cotins de ſon tems;
Si de ces lourds frélons écraſant la vermine,
De leur morſure immonde, il n'eût vengé Racine;
Quelle nuit de ſon ſiècle enveloppait les yeux!
Du faux Goût, dans la France, apôtres odieux,
On les vit, de la ſcène étouffant les merveilles,
Aux Pradons en crédit immoler les Corneilles.
Le mérite éclatant fut proſcrit, outragé.
Par leur ſombre manœuvre, on vit le Préjugé,
Promenant, à la laiſſe, une tourbe d'eſclaves,
Accabler la Raiſon de ſes lourdes entraves,
Tourmenter le Génie, &, comme un feu brûlant,
Deſſécher, devant lui, les germes du talent.

Mais le Tems eſt un Dieu qui venge le grand homme.
Il plane, & de l'Envie engloutit le fantôme.
Et quand l'affreux Zoïle, aux bords du Phlégéton,
Gémit, le cœur rongé des ſerpens d'Alecton;
Le Chantre des combats, vainqueur de ſes outrages,
Dans l'éclat de ſa gloire affermi par les âges,
Voit, le front couronné de lauriers immortels,
L'encens des Nations fumer ſur ſes autels.

Toutefois c'eſt envain qu'on vengea le mérite;
Le Tems n'a pas détruit cette engeance maudite.
Et depuis trois mille ans, la race d'Anitus,
Hydre infeſtant les Arts, les Talens, les Vertus,
Que ſans ceſſe on écraſe, & qui renaît ſans ceſſe,
Vit & pullule encor au marais du Permeſſe.

C'eſt-là qu'un Marſyas défie un Apollon.
Là, tenant à-la-fois, ſous un ſceptre de plomb,
Le Génie en tutelle, & la Raiſon captive,
Desfontaine alluma cette guerre offenſive.
On vit trente Rhéteurs, écrivains embryons,
Au Mévius Français, vendre leurs paſſions.
Le Public révolté fut, dans mille brochures,
Contraint, par privilége, à lire mille injures.
Un ſot ne voulut plus être un ſot ignoré.

Du rôle d'Ariſtarque un pédant enivré,
Vient, la marotte en main, réformer le Parnaſſe,
Catéchiſer Tibulle, & régenter Horace.
Le plus mince Ecrivain s'érige un tribunal;
Et, nouveau pédagogue, en un nouveau journal,
Imitant du Baudet l'inſolente bravade,
Au Lion de la fable alonge une ruade.
Le Bareau, le Théâtre, & la Chaire, & les Mœurs,
Tous les Arts ſont en proie à ſes folles humeurs.
On dirait qu'un Lutin, ennemi du Génie,
Souffle dans tous les cœurs cette Fréromanie.
Si je diſais combien l'on trouve dans Paris,
Et de Frondeurs à gage, & de Frippiers d'écrits,
D'Auteurs, par numéros, de feuilles éphémères,
De Therſites hautains, d'Éperviers littéraires,
De plats Verſifeſeurs platement exaltés,
De Gazetiers-priſeurs, tabarins bien rentés;
Certes, j'aurais plutôt, paſſant par l'étamine
Les écrits vermoulus de l'Homme *à lourde mine*,
Compté combien de fois, pendant quarante hivers,
Ce robuſte forçat, fameux par ſes travers,
Ce tyran du Génie, écumeur du Permeſſe,
Des forfaits de ſa plume, a fait gémir la preſſe.

Mais ici, dans la rixe, un Athlète apparait,
Devient maître d'escrime, & saisit le fleuret.
C'est lui qui, des talens censeur impitoyable,
Dans ce fameux procès, est l'Avocat du Diable;
Et qui, savant dans l'art de classer les erreurs,
Par ordre alphabétique, aboya les Auteurs.

J'entens certains Prôneurs, amoureux de fornettes,
Qui de son esprit gauche exaltent les bluettes,
Et changeant ce Garasse en un autre Pascal,
Font un grand écrivain d'un plat original.
Mais le singe d'un Juge, endossant la simarre,
En est-il moins un singe & risible & bizarre?
Et moi qu'on ne vit point m'éblouir d'un rabat,
Moi qui sais l'aiguillon qui le pousse au combat,
Je ris, quand je le vois, comme un autre Lucile,
Vomir, sur les écrits, les vapeurs de sa bile,
Soumettre à sa lunette, & la prose, & les vers,
Et coudre, en ses arrêts, le bon sens à l'envers;
Que dis-je? convertir, par un abus étrange,
La louange en mépris, le mépris en louange,
Canoniser Berthier, foudroyer Diderot,
D'un sot faire un grand homme, & d'un grand homme un sot;
Et prenant tour-à-tour la palme & l'étrivière,
Couronner Jean Fréron, & fustiger Voltaire.

Arrête, Eſprit fougueux, bruyant Confédéré;
Et modère un moment ton zèle immodéré.
Dis-moi ſur quel écrit, d'une balance libre,
Ta main, ſans trébucher, a tenu l'équilibre?
Ton livre a-t-il un trait, de couleurs aſſorti,
Qui ne ſoit par un autre auſſi-tôt démenti?
Veux-tu, la trompe en main, au Temple de Mémoire,
Des enfans d'Apollon préconiſer la gloire;
Et juſtement épris de ſon livre immortel,
Au tendre Fénélon y dreſſer un autel?
C'eſt un devoir ſacré que la raiſon commande:
Et je vais, ſur tes pas, y portant mon offrande,
De quelques grains d'encens brûlés en ſon honneur,
Acquitter le plaiſir qu'il a fait à mon cœur.
Mais veux-tu, plus hardi, d'une main téméraire,
Appoſer ſur ſon front la couronne d'Homère?
C'eſt ici qu'Apollon réprouve tes avis:
Et du fond du trépied, dans le ſacré parvis,
J'entens la voix du Dieu, troublant l'apothéoſe,
Te crier qu'il n'eſt point de poëmes en proſe.

Ainſi donc, à ſes yeux, l'un eſt blanc, l'autre eſt noir.
La férule, en ſes mains, ſuccède à l'encenſoir:
Et toujours un arrêt, ou ſévère, ou propice,
Fait grimacer le Goût, & broncher la Juſtice.

C'eſt une loi d'Etat parmi nous en vigueur,
Qu'un homme ſans génie a le droit d'être Auteur;
Que maçonnant, ſans art, un livre abécédaire,
Il peut impunément ruiner un Libraire:
Et l'on voit le Marchand, à bon droit courroucé,
Maudiſſant, mille fois, l'Auteur par A, B, C,
Chez l'Epicier du coin envoyer le libelle,
En cornets bien roulés, habiller la cannelle.

Pourquoi tant d'Ecrivains à l'oubli condamnés?
Tant de pères vivans de tant d'enfans morts-nés?
Quel eſpoir les ſéduit? quel démon les captive?
Quel démon, diſait l'un! il faut bien que je vive.

Ainſi l'on ne voit plus, dans l'attelier des Arts,
Que légions de rats, & grouppes de lézards.
Leur ſouffle empoiſonné flétrit les renommées.
Le Parnaſſe, envahi par d'inſolens Pigmées,
N'eſt plus que le ſéjour des rauques beaux eſprits,
Où Chapelain encore aurait le premier prix.
Ces docteurs pointilleux ſèment la zizanie;
Le ſcalpel à la main, diſſèquent le Génie,
Et veulent qu'abaiſſant ſon vol audacieux,
Comme eux il penſe, écrive, & qu'il rampe comme eux.

Pour ſervir leurs deſſeins, tout devient légitime,
La ſcience eſt folie, & la ſageſſe eſt crime.

Si l'un infulte en profe, & fe fait imprimer ;
L'autre, malgré Minerve, en jappant veut rimer.
Celui-ci devenu, par un deftin contraire,
D'émule de Gerbier, pirate littéraire,
Lance, pour brigantins, fes cahiers impofteurs,
Vife, attaque, pourfuit, détrouffe les Auteurs.
Rien n'échappe à la plume, au grappin du corfaire.
Le Héros trépaffé de la Horde fectaire
Semble élever encor, dans le facré Vallon,
Son front cicatrifé des flèches d'Apollon :
Zoïle qui, pour nuire, eft, en fa folle audace,
Cent fois plus acharné qu'un barbet qu'on agace ;
Et cent fois, fur Homère ardent à s'élancer,
Ronge fon piedeftal qu'il ne peut renverfer.

Pour fêter ces Midas, & groffir leur cohorte,
G***, d'un front d'airain, G***, de porte en porte,
S'en va corner fes vers ; ayant, en ce métier,
Colletet pour exemple, & Boileau pour croupier ;
Et prédicant gagé que l'intérêt anime,
Vend, à deniers comptants, fa haîne & fon eftime.

Oh ! fi les Arts, en France, avaient un Tribunal
Pour juger les Grimauds qui les jugent fi mal ;
Combien de vils Cenfeurs, d'Ecrivains polémiques,
De Fefeurs de romans, de plans économiques,

Vont, la tête levée; & bravant le mépris,
A la Ville, à la Cour, font courir leurs écrits,
Qui, la rame à la main, fillonnant l'onde amère,
Feraient, devant Toulon, voguer une galère!

Le Talent eſt de faire, & non pas de juger.
Tous ces beaux correcteurs qu'il faudrait corriger,
Aux enfans d'Apollon apportent des entraves,
Et d'un peuple penſant, font un peuple d'eſclaves.
Le Sage a le vrai ſeul pour guide & pour fanal;
Le vrai fait le génie, & l'éloquent Raynal,
De ſon priſme divin colorant ſon ouvrage,
Va, juſques dans mon cœur, arracher mon ſuffrage.

Mais qu'un ramas d'Auteurs, d'un ſtylet apprêté,
Pèſent ſur le Génie, à leurs pieds garrotté;
Et veuillent follement conduire, en leur carrière,
Malebranche à la main, Corneille à la liſière?
Qu'un Rimeur, emporté par l'inſtinct qui le perd,
Dans ſes vers furibonds, inſulte à Saint-Lambert;
Et nain de l'Hélicon, monté ſur des échaſſes,
A ceux qu'il n'entend point, oſe aſſigner des places?
Qu'un fils de Loyola, qu'un Brouillon clandeſtin,
Caché ſous le bonnet qu'avait porté Rollin,
Aboyeur en ſous-ordre, & compagnon feuilliſte,
Lève & faſſe claquer le fouet de Journaliſte?

O! j'eſtime bien plus ce Ruſtre baſané
Qui ſoumet à la bèche un ſol abandonné,
Et fait germer le grain dont la ſaveur heureuſe
Ranime du courſier la fougue impétueuſe;
Qui va dans les forêts, armé d'un large fer,
L'été couper le bois qui me chauffe l'hiver;
Ou qui vient de ma route, à grands coups de maſſue,
En cailloux incruſtés, parqueter l'étendue;
De ſon cœur ſimple & droit ſuit l'inſtinct aſſuré,
Et qui dort au ſermon que lui fait ſon Curé:
Citoyen, en tout tems, utile à la Patrie,
En tout tems il la ſert, & jamais ne l'ennuie.

Faut-il, pour dernier trait, & d'un coup de pinceau,
Du hargneux Satyrique achever le tableau?
Suivez-le dans ſon antre où ſon démon le guide.
Sur un écrit naiſſant il porte un œil avide;
Son pouls eſt en déſordre, & ſon cœur agité.
Comme on voit un hibou, frappé de la clarté,
Sous un épais ſourcil où la flâme étincelle,
Rouler obliquement une louche prunelle,
Et d'un cri déſaſtreux ſoudain remplir les airs:
Tel vous verrez ſoudain, de l'empire des vers
Le Cerbère, atterré d'un rayon de lumière,
Par ſes bonds convulſifs, exprimer ſa colère;

Et ſoulageant ſon cœur que le mérite aigrit,
Hurler, en forcené, ſur un fatal écrit.

Archimède nouveau, fils aîné d'Uranie,
D'Alembert! c'eſt ainſi que les traits de l'Envie
Ont, juſques dans tes mains, ébranlé ton compas.
Mais pardonne; il eſt beau d'éclairer des ingrats:
Et ce Globe étonné dont tu traças l'orbite,
Eſt le livre immortel où ta gloire eſt écrite.

Quand les feux du Midi, ſur les aîles des vents,
Ont brûlé l'herbe tendre, & deſſéché les champs;
Si l'aurore, au matin, nous verſe la roſée,
La terre qui languit, en eſt fertiliſée.
Des ſillons imbibés les humides canaux
Vont porter la fraîcheur aux pieds des végétaux.
Le gazon ſe ranime, & le jour voit éclorre
L'émail éblouiſſant de Palès & de Flore:
La Roſe qui n'attend qu'un rayon de ſoleil,
Aux baiſers du Zéphir ouvre ſon ſein vermeil.

Ainſi, des préjugés diſſipant l'influence,
On voit fleurir les Arts, aux beaux jours de la France,
Quand du Prince éclairé les regards bienfaiſans,
Près de ſon trône auguſte, appellent les Talens.

Réaumur & Francklin, apportant la lumière,
Lèvent l'épais rideau qui couvrait la Matière.
Au fecteur de Clairaut, le Globe affujetti
Soumet fes flancs glacés, & fon pôle applati.
Bouguer, un tube en main, fur le front des étoiles,
Montre au fils de la mer le chemin de fes voiles.
Le Pline de Montbar, Condillac, Montefquieu,
Me font connaître l'Homme, & la Nature, & Dieu.
Rouffeau, du Cœur humain éclairant le dédale,
Dans fa mine profonde, a creufé la Morale.
Et quand du grand Rameau les fublimes concerts,
Ici, m'ouvrent les cieux, là, m'ouvrent les enfers;
Tous les Arts, à la fois, étalent leur magie.
Vanlo donne à la toile, & le fouffle, & la vie:
Bouchardon, dans la fonte, anime le métal;
Et le marbre eft vivant fous la main de Pigal.

Un Efchile nouveau, s'emparant de la fcène,
D'un cothurne plus fombre a chauffé Melpomène.
Molière a vu Regnard, Deftouches & Piron,
Dérober, dans fes mains, fon mafque & fon crayon.
Bernis, fur un luth d'or, monté pour les Horaces,
A chanté les Saifons, les Heures & les Grâces.
Au noir Perfécuteur caché fous un manteau,
Voltaire, en mille écrits, arrache le couteau;

Et d'un coup de fa plume, avec un ris cauftique,
Affourdit, en paffant, le frélon qui le pique.

Anglais, baiffez le front; vous, Grecs; & vous, Romains:
L'Univers voit en lui le plus grand des humains.
Homme étonnant! dis-nous quel art, quelle magie
Répand, fur tes écrits, la flâme & l'énergie?
Apprends à tes rivaux par quels charmes vainqueurs,
Captivant à la fois les efprits & les cœurs,
Ton génie a conquis le fceptre des Orphées.
Tu fus, dans tous les Arts, mériter des trophées;
Et ta main, jeune encore à quatre-vingts hivers,
Sut encor moiffonner des lauriers toujours verds.

Sous le poids de fa gloire, ô douleur! il fuccombe.
Les Beaux-Arts éplorés gémiffent fur fa tombe;
Et l'Envie, accourant par un dernier effort,
Vient troubler, à grands cris, le fommeil de fa mort.

Bienfaiteurs des humains! voilà votre partage;
Des honneurs, des affronts, le triomphe & l'outrage.
Mais, comme un trait de feu, du fein des préjugés,
La Vérité s'élève; & vos droits font vengés.
Eh! qu'importent les tems, les mœurs & la Patrie?
On infulte à vos noms; l'Univers les publie:

Et vos ſages écrits, en cent lieux répandus,
Vont, dans les cœurs des Rois, réveiller les vertus.

Le Salomon du Nord, que la Gloire environne,
Forme vos nourriſſons, à l'ombre de ſon Trône;
Et Monarque à la fois auſſi juſte que grand,
Joint la palme du Sage, au fer du Conquérant;
Aux vautours de Thémis arrache leur victime,
Et relève, en pleurant, le Pauvre qu'on opprime.
Joſeph, chez les Germains, ſans faſte, ſans flatteurs,
Foule aux pieds la molleſſe, & règne par les mœurs.
Sous la zône Cimbrique, un nouveau Triptolème
Met le ſoc en honneur, & s'honore lui-même.
A Lisbonne, à Madrid, on entend vos leçons;
Je vois le Fanatiſme éteindre ſes tiſons.

Toi dont la main ſoutient, du haut de la Ruſſie,
Un ſceptre qui s'étend ſur l'Europe & l'Aſie,
Orné par tes vertus, ton génie & tes lois,
Le Trône où tu t'aſſieds eſt l'École des Rois.
L'humanité, les mœurs, les arts, la Tolérance,
Rendent tous les humains heureux ſous ta puiſſance;
Et tes vaſtes bienfaits, franchiſſant tes Etats,
Vont te gagner les cœurs, où tu ne règnes pas.

Cependant Romanzof fait gronder ton tonnerre.
L'Orient retentit du clairon de la Guerre.

Le Danube éperdu revoit, en frémiſſant,
Ton Aigle impétueux fondre ſur le Croiſſant.
Mais déjà, ſouriant à la Terre éplorée,
Catherine eſt pour elle une nouvelle Aſtrée;
Et ſa main, déſarmant ſes valeureux Guerriers,
Unit Minerve à Mars, & l'olive aux lauriers.

Numa pere des Loix, Titus & Marc-Aurèle,
Ainſi ſe ſont couverts d'une gloire immortelle.
La Paix, la Bienfaiſance, & non pas les exploits,
Sont les vertus du Trône, & forment les grands Rois.

Le Boſphore eſt calmé. Les Aigles déchaînées
Qui couvraient de leur vol cent Villes conſternées,
Sur leurs foudres éteints, dorment en Orient.
L'Homme a repris ſes droits; & je vois l'Inſurgent
Briſer du Deſpotiſme & le ſceptre & le glaive.
Aux champs Américains, la Liberté s'élève,
Du triple Léopard écraſe la fierté,
Poſe, ſur un trident, ſon bras enſanglanté;
Et, le front couronné des voiles d'un navire,
Etend, ſur l'Univers, ſa gloire & ſon empire.

Voilà donc ton ouvrage, & voilà tes bienfaits,
O Louis! jeune Lis adoré des Français,
Qui, montrant chaque jour, tes bontés ſouveraines,
Pour empire as le monde, & les cœurs pour domaines;

Toi qui rends à nos vœux le dernier des Henris.

Tel que l'Aſtre éclatant du céleſte lambris,
Ranimant à la fois le ciel, l'onde & la terre,
Fier & majeſtueux, s'élève en ſa carrière :
Tu ſus, dès ton aurore, à ta puiſſante voix,
Reſſuſcitant les Mœurs, l'Abondance & les Loix,
Couvrir ton jeune front des rayons de la Gloire;
ET L'ÉLOGE DES ROIS EST DÉJA TON HISTOIRE.

F I N.

